



## CENTRE / PÉRIPHÉRIE: AU TEMPS DES RÊVES, SUCCÈDE CELUI DU RÉVEIL

*Pierre Lefèvre*

Il était une fois... une région agricole, la Ruhr, où l'homme découvrit et exploita les richesses du sous-sol. A partir de la moitié du 19<sup>ème</sup> siècle un rapide processus d'urbanisation autour de ce qui allait devenir le centre industriel du monde occidental, a généré une forme urbaine nouvelle: la conurbation. La caractéristique de la conurbation est de s'étendre de façon homogène, sans centre ni périphérie. Là où il n'y avait que des villages ruraux, sont nées des villes reliées entre elles par des voies de communication capables de transporter des minerais, du charbon, de l'acier puis les dérivés de la pétrochimie. Dans les années 1920 les urbanistes ont proposée de garder des prairies et des écrans boisés inconstructibles entre chaque pôle urbain. Ainsi la partie centrale de la Ruhr qui couvre 800 km<sup>2</sup> et comporte aujourd'hui 17 grandes villes, a gardé 300 Km<sup>2</sup> d'espaces naturels. Le concept de conurbation né dans la Ruhr séduisait les urbanistes progressistes par sa modernité. Un nouveau modèle de développement urbain était né. A la suite de crises économiques successives ce cœur de la Ruhr appelé Emscher-Park, a été paupérisé puis déserté jusqu'à ce que sa réhabilitation soit entreprise à partir de 1989. Les eaux de la rivière Emscher et les friches industrielles sont en cours de dépollution et de reconversion. Chacun des 17 pôles urbains de la Ruhr sont eux-même fragmentés en morceaux de ville séparés les uns des autres par des sites industriels et des bois, des canaux, des voies ferrées, des autoroutes, ce qui produit un tissu urbain en mosaïque où avant le GPS il était inévitable de se perdre. Cette urbanisation en mosaïque préfigure ce que deviendrait une ville sans planification durable. Aujourd'hui, pour provoquer la renaissance économique et socio-culturelle de la Ruhr, il est devenu indispensable de créer des centres urbains ou de renforcer ceux qui existent, tout en re-naturalisant les espaces verts. Aujourd'hui l'homme tente de réparer les dégâts commis, en restaurant l'intégrité de la nature qu'il a exploité pendant un siècle et demi. Reconstruire la nature c'est en même temps reconstruire la ville.

Il était une fois... un Ministère français de l'équipement, des transports et du logement qui organisait des séminaires sur le thème de «la ville émergent ». En 1996, des experts de la ville proclamaient la fin de la ville européenne traditionnelle: «Il faut que nous arrivions à penser la ville comme éclatée, illimitée...la question est de savoir quel ordre se cache derrière ce chaos péri-urbain». Il fallait, selon eux, se rendre à l'évidence: la ville contemporaine est multipolaire. Les centres commerciaux, les centres de loisirs, les quartiers neufs constituent autant de pôles urbains nouveaux auxquels le citoyen accède grâce à toujours plus de rocade et de voies à grandes circulation. Il devient alors possible d'évoluer d'un pôle urbain à l'autre sans jamais ou rarement éprouver le besoin de fréquenter le centre historique et ses équipements jugés «démodés». Pour naviguer commodément dans ce nouvel archipel urbain, l'usage de l'automobile devient nécessaire et permanent, ne serait-ce que pour permettre à tout individu de choisir les produits et les services qui lui sont offerts aux quatre coins du territoire urbain. L'agglomération s'est agrandie d'un facteur dix ou vingt fois la surface de la ville centre, ce qui augmente les distances à parcourir, mais personne ne pense encore au manque de pétrole !

Le citoyen désireux de profiter à la fois de la ville et de la campagne s'installe entre les deux. Tous ceux qui partagent ce même désir de profiter de tout à la fois, le rejoignent, ce qui engendre un urbanisme indifférencié qui dévore l'espace agricole et les paysages naturels environnant sans pour autant créer la moindre urbanité. Cette forme nouvelle d'urbanisation sauvage correspond au consommateur roi et à la politique libérale du laisser-faire. La seule planification qui subsiste consiste à étendre le réseau routier sans lequel l'étalement urbain ne serait pas possible.

Et un beau jour... l'heure de vérité sonna: finie le bercement des fictions d'antan pour endormir notre clairvoyance ! Le moment est venu de regarder en face la dure réalité d'aujourd'hui: l'urbanisation sauvage des trente dernières décennies provoque la destruction des paysages, la consommation suicidaire des ressources énergétiques ainsi qu'un appauvrissement désolant de la biodiversité; elle contribue largement aux changements climatiques auxquels la partie la plus fragilisée de l'humanité risque de ne pas avoir les moyens de s'adapter. Dans l'urbanisation illimitée de l'espace à consommer, les alarmes sonnent sur tous les écrans de contrôle de la planète terre. Halte au gaspillage des ressources et aux pollutions qu'elles génèrent. Halte au gaspillage des espaces naturels dû à un étalement urbain non maîtrisé. Halte à l'envahissement de l'espace public par l'automobile et à son corollaire: la pollution de l'air respiré par les citoyens. Halte à l'extension du réseau routier au détriment des autres

moyens de déplacements moins énergivores. Halte à la ville consumériste et place à l'émergence de la ville durable. Le concept de ville durable a commencé à porter ses premiers fruits, notamment en Europe du Nord où une dizaine d'écoquartiers ont été construits depuis l'an 2000. Les urbanistes devenus grands consommateurs de voyages (le tourisme industriel...le tourisme urbain ...) visitent un, puis deux puis trois éco-quartiers...Le chaos spatial que les partisans de la ville émergente nous annonçaient avec jubilation, est exorcisé. Sur la période relativement courte des quatre ou cinq premières années du millénaire. Les administrations et les professionnels chargés de l'urbanisation du territoire français se sont rendus eux aussi, à l'évidence, quelques années après leurs collègues allemands suédois, anglais ou hollandais. Face à la floraison des agendas 21 en Scandinavie, en Allemagne, mais aussi en Angleterre, en Autriche, en Suisse, en Espagne, en Italie, et bientôt en Chine, en Australie, en Indonésie, aux Indes, le concept de ville émergente s'effondre. Les arguties de la ville émergente sont balayées par le vent nouveau du développement durable.

La ville durable n'est pas nécessairement postmoderne. C'est moins les témoignages des civilisations ancestrales qu'elle se soucie de sauver que les ressources dont elle dispose, en vue d'assurer son avenir. La ville n'est durable qu'à partir du moment où elle se réconcilie avec les éléments de son environnement naturel. L'urbanité durable consiste à respecter toutes les formes de la biodiversité, l'humanité y compris. L'urbaniste comme le citoyen ont à réapprendre à respecter l'eau, l'air, nature, la géographie, le soleil, la terre, le vent et la pluie... Apprendre à tirer parti de leur qualité sans en détruire la substance. La question reste de savoir comment trouver un équilibre entre la ville qui continue à se développer et la pérennité de ses campagnes environnantes. Dans les villes françaises de l'arc océanique qui va de Saint Malo à Montpellier en passant par Nantes, Rennes, La Rochelle... de nouvelles populations ne cessent d'arriver. Comment les accueillir en ville ? Faut-il multiplier les satellites urbains à des distances de plus en plus éloignées de la ville centre ? A vouloir étendre les limites de la communauté d'agglomération sous le prétexte d'une plus grande cohérence territoriale, ne risque-t-on pas, à terme, de préparer une nouvelle et redoutable marée urbaine capable d'engloutir encore plus d'espaces naturels que le l'avaient fait les précédentes urbanisations ?

L'observation de ce qui se passe dans les villes les plus engagées dans le développement durable est plus rassurant, plus innovant aussi. Un phénomène fondamentalement nouveau y est perceptible: la nature entre en ville au moins autant que la ville ne gagne sur la nature environnante. Pour élaborer le PADD de Poitiers (Plan d'Aménagement et de Développement Durable) les urbanistes ont commencé par définir des unités paysagères cohérentes à la périphérie de la ville centre, pour ensuite déterminer les zones urbanisables de l'agglomération. L'identité de l'espace vide prime sur celle de l'espace plein. La campagne environnante cesse d'être considérée comme une réserve destinée à une urbanisation future. Elle est sanctuarisée pour une part de biodiversité; elle est aménagée pour une autre part destinée aux activités de loisirs de plein air. Son potentiel reconstruit fonde son inconstructibilité. La troisième part revient à une agriculture urbaine restructurée économiquement et écologiquement afin de devenir durable. Quand à savoir si le foisonnement de nouvelles centralités autour de la ville historique prendra les allures d'un lancé de bulles de savon, ou si, comme à Munich, il relèvera de l'art du tissage avec ses entrelacs d'urbanisations linéaires et de couloirs de biodiversité, seuls les traditions locales, le site et l'imagination des planificateurs pourront répondre au cas par cas. Place à la biodiversité urbaine.



## PÉRIPHÉRIES

*Domenico De Masi*

Quand la société était rurale et les villes étaient entourées par des enceintes de murs, toute la ville était centre et toute la campagne était périphérie. En de ça des murs d'enceinte se consommait la richesse produite dans les champs et s'élaborait la culture dominante.

La densité du noyau urbain permettait une résonance créatrice que la grande ville industrielle et sans murs aura du mal à récupérer. Il faudra attendre 1924 que Le Corbusier écrive "Des grandes villes, cellules et foyers du monde, arrivent la paix et la guerre, la richesse ou la misère, la gloire, le triomphe de l'esprit et de la beauté... Les solutions atteintes dans les grandes villes se répandent dans les provinces: questions de mode, de style, de technique, de mouvements d'idées".

Au fur et à mesure que la ville industrielle s'accroît, les zones périphériques accueillissent le sous-prolétariat émigré du centre et celui immigré des bourgs. Le concept de périphérie se déplace ainsi de la campagne extra moenia aux zones marginales de l'habitat, qui s'agrandissent excessivement jusqu'à créer les mégalo-pôles actuelles.

Mais la grandeur des monstres urbains est au détriment de leur créativité ; aux Etats Unies, selon J. Naisbitt, "les idées nouvelles naissent dans les villes plus petites, par exemple Tampa, Hartford, San Diego, Seattle et Denver, et non pas à New York ou Washington".

Dans la naissante société postindustrielle, enfin, fait son entrée le "réseau" avec ses moteurs de recherche concentrés dans le Premier Monde et ses mailles capillaires disséminées sur toute la planète. Et maintenant, le centre est Google.

Tout le reste n'est que périphérie.

## L'ÉCONOMIE DU CENTRE-PÉRIPHÉRIE: QUEL CENTRE? QUELLE PÉRIPHÉRIE

*Achilles Costales, FAO*

En économie, il y a une branche qui voit la dynamique du développement global comme la relation entre deux états – un centre dominant et une périphérie dépendante, avec des modèles de développement divergents. Les pays pauvres en voie de développement sont piégés dans la misère, se spécialisant dans la production et l'exportation de produits agricoles dont la demande est limitée par les besoins diététiques de la population et de l'autre côté, les pays riches industrialisés sont spécialisés dans la production et l'exportation de biens manufacturés, dont la demande est de facto illimitée. Très simplement, on ne peut pas manger plus que, disons, cinq miches de pain par jour et la recette du pain n'a pratiquement pas changé depuis l'époque des Romains. Au contraire, la demande de t-shirts et de téléphones portables, tout en étant elle aussi limitée par la population, est partiellement engendrée par l'offre, le progrès technologique créant sans cesse de nouveaux produits, demandes (besoins) et marchés. Aujourd'hui, personne n'utiliserait une machine à écrire au lieu d'un ordinateur pour écrire cet article, mais nous tous mangeons la même vieille miches de pain. Ces modèles de développement étaient censés soutenir un monde double et divergent – un tiers monde, un ensemble de pays ruraux, pauvres et sous-développés dans le Sud contre un ensemble de nations riches et industrialisées dans le Nord. Quatre décennies d'histoire de développement économique, dans le Sud et dans le Nord, ont partiellement démenti cette théorie.

Le monde d'aujourd'hui est caractérisé par un entrelacement sans précédents des marchés (« l'épouvantable » mondialisation), y compris non seulement les marchés de biens agricoles et manufacturés, mais aussi les marchés de la main d'œuvre, de l'argent, de la connaissance et de la technologie, et de la culture. Le paradoxe est qu'aujourd'hui, les pays industrialisés produisent un surplus de biens agricoles alors que les pays en voie de développement – en particulier en Asie et en Amérique Latine – non seulement produisent de biens agricoles, mais ils produisent également de plus en plus de produits manufacturés et high-tech. En effet, on craint que d'ici la fin de ce siècle le monde industrialisé deviendra la « périphérie » des pays en voie de développement. Heureusement, nous aimons nous qualifier de citoyens du monde et en tant que tels disposés à considérer les pertes dans le "centre" comme autant de gains dans la "périphérie", chaque emploi perdu dans le « centre » comme acceptable par rapport aux nombreux emplois gagnés en 'périphérie'. En outre, ce n'est pas un jeu à somme zéro, car le monde entier y gagne, comme le montre le nombre décroissant des gens qui vivent dans la misère noire.

Journaliste française installée au Mexique je suis revenue à Paris en novembre 2005 pour couvrir les émeutes des banlieues, tout le long de mes recherches j'ai ressenti un malaise que le contact avec la réalité n'a pas réussi à effacer. Ce n'est qu'en rentrant au Mexique que le dé clic s'est produit. Là bas les journaux tiraient Paris en flamme comme si les banlieues faisaient partie de la ville. C'est là que j'ai compris le blocage : je vivais avec une frontière mentale, avec d'un côté le Paris conscient dont la limite était le périphérique ou le terminus de métro, et de l'autre un territoire en pointillé, un Paris inconscient qui pour ceux qui n'y vivent pas et surtout les medias représente un vide que l'on remplit de toutes sortes d'idéologies.

Au contraire, Mexico est une ville qui assume sa part d'inconscient, on la surnomme volontiers le monstre car ses limites dépassent l'imagination. Pour la décrire les sociologues évoquent une confédération de ghettos entrecoupés d'îlots de richesses. Et, ironie du sort, les barres de béton, clichés des banlieues françaises sont aussi des ghettos au Mexique mais...de riches. Les barres d'immeubles qu'on dynamite en France aujourd'hui comme étant un symbole d'insécurité, poussent comme des champignons à Mexico avec la sécurité comme valeur ajoutée ! Un paradoxe déprimant surtout si l'on pense aux idéologies opposées qui ont abouti à la ségrégation : dans la France des trente glorieuses, on a construit des cités dortoirs pour les ouvriers venant des ex colonies, considérés comme des citoyens de seconde zone. Dans le Mexique des années 2 000, ces mêmes tours sont vendues comme un paradis du consommateur qui pourra passer de son appartement au supermarché via l'ascenseur.

... des lieux sans fin, où tu croies que la ville se termine alors qu'elle recommence, hostile, elle recommence de milliers de fois avec des ponts et des labyrinthes, des chantiers et des friches, derrière des vagues de gratte-ciels couvrant l'horizon.  
1954 - Pierpaolo Pasolini



"Au temps des rêves, succède celui du réveil": c'est par ce jeu de mots que Pierre Lefèvre résume son analyse confiante, une vision de l'avenir qui précède le carrefour tracé par Achilles Costales, économiste FAO; Domenico De Masi, sociologue; Camille Panhard, journaliste indépendante et l'entretien avec Nicolas Michelin.

Le couple centre-périphérie est un schéma géométrique / topologique. Dans le tir à l'arc, le centre est la seule cible; mais dans les systèmes territoriaux, les centres et les périphéries sont des objectifs dialectiques. En termes philosophiques ou religieux, la notion de centre renvoie à des systèmes de valeurs et indique des hiérarchies. Dans les logiques de pouvoir, politique, industriel, culturel et ainsi de suite, le mot "périphérique" indique subalterne ou marginal. Périphérie veut dire isolement et, à la fois, possibilité de cohésion.

Dans les grandes villes, il peut arriver qu'il y ait des gens qui n'ont jamais vu de terre agricole : "périphérique", dans ce cas, est celui qui ne quitte jamais son centre. Les lieux difficiles à atteindre, physiquement, son centraux, autant de noeuds de convergence et dissémination des informations; les immanences qu'on atteint jamais sont elles aussi centrales. Chaque ville est différente. La périphérie permet de splendides isolements, mais dans le langage commun rime avec dégradation ou marginalisation: il y a des périphéries dans le centre aussi.

(C) Studio Architettonico del "Gruppo BBAA - HANDELS"

Dans un passé éloigné dans le temps les périphéries étaient les lieux où se formait la ville nouvelle, les zones de l'innovation et de l'expérimentation. Dans un passé plus proche, les périphéries ont accueilli des enceintes spécialisées, des mono-fonctions, des absences: de stratifications et mémoires, de monumentalités, de densités entrelacées. La conscience de la condition périphérique engendres des conflits, a des coûts sociaux importants. Les périphéries semblent s'opposer aux centres, des lieux denses où coexistent des activités, des symboles de la communauté, des lieux de rassemblement.

Dans les espaces urbains où les disciplines visuelles ont encore du sens, dans un complexe édifié et dans une simple maison, le centre ou le système de centres, articule des hypothèses topologiques, des systèmes de parcours, des enchaînements spatiaux, des filtres, des médiations, des liens ; ce qu'on perçoit ou qu'il est possible de découvrir au fur et à mesure, peut-être par des adaptations et des symbioses.

Dans les mégalofoles, dans les très grandes concentrations, dans le urban sprawl ou dans les territoires urbanisés et sans mesure, les centres se multiplient, prennent la forme du réseaux, créent un système ou développent des conflits. Ce qui est périphérique pour l'un, est central pour l'autre. Le couple centre-périphérie cède sa place au labyrinthe, une structure dépourvue de centre, discontinue, source de complexité. La périphérie se projette dans la dimension territoriale, régionale et globale également, renforce le poids des déséquilibres engendrés par la mondialisation. Elle acquiert des dimensions qui auraient été inconcevables il y a à peine 50 ans. Celles que nous considérons comme les périphéries du monde lances des signaux plus rassurants...

Dans nos périphéries les monologues l'emportent, alors que le sens des villes réside dans les dialogues des habitants qui les animent et des matières inanimées qui les constituent. Non seulement, donc, la possibilité d'interconnexions physiques, rapidité et efficience des déplacements. Dans les périphéries peuvent se développer des entités "centrales" par significations, formes, contraste avec la dégradation des tissus consolidés. Un peu comme dans les tissus organiques, en biologie ou en astronomie. On doute que les périphéries existent, qu'elles ne soient que des phénomènes temporelles et des interprétations communes. Autant de doutes à dissiper.

... une similitude angoissante entre un tissu néoplasique et l'image du haut des périphéries contemporaines où, - une fois perdue l'information qui devait les tenir ensemble - les cellules se développent sans contrôle et sans freins.

1973 - Konrad Lorenz - Les sept péchés capitaux de notre civilisation

# le carré bleu

**fondateurs (en 1958)**

Aulis Blomstedt, Reima Pietilä, Heijo Petäjä, Kyösti Alander  
André Schimmerling directeur de 1958 à 2003, président d'honneur depuis 2006

**responsable de la revue et animateur (de 1986 à 2001)**  
avec A.Schimmerling, Philippe Fouquey

**directeur** Massimo Pica Ciarrara

**Cercle de Rédaction**

Kaisa Broner-Bauer, Luciana de Rosa rédacteur en chef,  
Claire Duplay, Philippe Fouquey, Päivi Nikkanen-Kalt,  
Juhani Katainen, Pierre Lefèvre, Massimo Locci,  
Luigi Prestinzenza Fuglisi, Michel Sabard, Livio Sacchi

**collaborateurs**

- Allemagne Claus Steffan
- Autriche Liane Lefavre
- Belgique Lucien Kroll, Bruno Vellut, Henry de Maere d'Aertrike
- Espagne Jaime Lopez de Asain, Jose Maria Cabeza Lainez
- Estonie Leonard Lapin
- Angleterre Jo Wright, Cécile Brisac, Edgar Gonzalez
- Etats-Unis Atila Batar, Stephen Diamond, James Kishlar, Alexander Hartray
- Finlande Rääi Pietilä, Severi Blomstedt, Kimmo Kuismanen, Veikko Vasko, Matti Vuorio
- France Georges Edery, Jean-Marie Dominguez, Edward Grinberg, Veneta Avramova-Charlandjeva, Michel Martinat, Jean-Louis Veret, Lucien Hervé, Agnès Jobard, Mercedes Falcones, Roger Aujame, Anne Lechevalier, Pierre Morvan, Frédéric Rossille, Michel Mangematin, Maurice Sauzet, Dominique Beaux, Michel Parfait
- Jordanie Jamal Shafiq Bayan
- Hollande Alexander Tzonis, Caroline Bijvaet, Tjeerd Wessel
- Hongrie Katalin Corompey
- Italie Federico Biù, Paolo Cascone, Aldo M. di Chio
- Portugal Francisco De Almeida
- Cuba Raouf Pastrana
- Chine Lou Zhong Heng, Boltz Thorsten

en collaboration avec  
INARCH - Istituto Nazionale di Architettura - Roma  
Museum of Finnish Architecture - Helsinki

archives iconographique, publicité secretariat@lecarrébleu.eu

traductions Gabriela Rammarone, Adriana Vilamena  
mise en page Francesco Damiani

abonnement www.lecarrébleu.eu/contact  
édition nouvelle Association des Amis du Carré Bleu, loi de 1901  
Président François Lapière  
tous les droits réservés / Commission paritaire 593

siège social 165 rue St. Martin- 75003 Paris  
www.lecarrébleu.eu  
lecarrébleu@lecarrébleu.eu

distribution CLEAN edizioni  
imprimerie Gianni



sponsors officiels

TARGETTI